# Un Rendez - Vous avec Napoléon.

Mlle George, l'illustre tragédienne, avait, dans sa vieillesse, qui fut triste, commencé ses Mémoires. Restés inachevés, ils furent oubliés ou ignorés jusqu'à ces derniers temps, où M. Chéramy les retrouva.

Après une longue et éclatante carrière, les souvenirs ne manquaient pas à Mlle George, mais il en était un qui dominait tous les autres : celui de l'amour de Napoléon. Premier consul, puis empereur, il avait eu pour l'actrice un attachement qui était plus qu'un caprice. Avec quelle émotion, après si longtemps, elle racontait sa première rencontre avec Napoléon.

Les parenthèses qui se trouvent dans le texte s'expliquent par ce fait que Mlle George, ne se fiant pas à son style, avait écrit des notes qui devaient être revues par son amie Desbordes-Valmore.

---

Ma première entrevue avec le Premier Consul.

Je venais de jouer "Iphigénie en Aulide" (Clytemnestre). Le Consul assistait à la représentation. En rentrant chez moi, je trouvai le premier valet de chambre du Consul, Constant, qui venait me prier, de la part du Consul, de permettre que l'on vint me prendre le lendemain, à huit heures du soir, pour me rendre à Saint Cloud ; que le Consul voulait me complimenter lui-même sur mes succès !

Je fus saisie d'une manière affreuse, moi qui, quelques jours avant, manifestais au prince le désir ambitieux de parler au Consul. On m'offre cette occasion, et je me trouve pétrifiée. Etais-je contente ? En vérité, non, et dans ce moment j'étais fort peu désireuse de grandeurs ! Que vais je faire ? Que répondre à ce Constant, qui était là avec sa figure réjouie et qui paraissait fort étonné de l'immobilité de la mienne ? Singulière chose que le cœur humain ! Moi, qui ne pensais jamais au prince Sapieha, j'y pense alors ; lui, si excellent, si grand seigneur, qui m'offre tout ce que je peux désirer, qui est très amusant, qui a d'excellentes manières, qui ne demande qu'à baiser le bout de mes doigts, qui me laisse parfaitement libre, et dans ma tranquille innocence, chose bien convenue entre nous et bien respectée. Que pouvais-je désirer, mon Dieu ! Rien ! Eh bien, si, j'avais besoin d'être ingrate, et allais l'être en effet. Je l'avoue, la curiosité l'emporta, l'amour-propre peut-être ; que sais je, moi ? Je réponds à Constant : "Dites au Premier Consul, monsieur, que j'aurai l'honneur de me rendre demain à Saint-Cloud. Vous pourrez venir me prendre à huit heures, mais pas chez moi, au théâtre. Au théâtre. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Pour me compromettre tout de suite, sans doute. Sotte vanité qui venait honteusement s'emparer d'une pauvre jeune fille.

J'étais triste après avoir congédié Constant. Je passai une nuit toute d'agitation ; j'étais mécontente de moi. Mais que vais-je lui dire, moi, au Consul ? Que me veut-il ? D'ailleurs, il pouvait bien venir chez moi. Décidément cette entrevue me trouble et je suis bien tentée de n'y pas aller, à son Saint-Cloud ! Malgré toutes ces réflexions, je calculais comment il faudrait m'habiller. En blanc ou en rose ? Une belle toilette ou un joli négligé ? Bah ! je verrai cela demain. Je vais dormir à la fin. Mon Dieu, pourquoi le Consul a-t-il la fantaisie de me voir ? Il est maître, on ne peut le refuser ! C'est juste, ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas refuser. Ainsi, dormons.

A huit heures, je sonnai ma femme de chambre :

—Eh bien ! Clémentine, je n'ai pas fermé l'œil. J'avais envie de vous sonner pour causer. Voyons, parlez. Que vais-je mettre pour aller là ?

—Ah ! mademoiselle, que vous êtes de mauvaise humeur ! Il y en a tant d'autres qui voudraient être à votre place !

—Tu crois cela, toi ? C'est joli !

—Oui, oui, mademoiselle, si la Volnais, la Bourgoin, voire même Mlle Mars pouvaient être appelées à votre place, elles seraient ravies. Songez donc ce que c'est que le Premier Consul. Si vous ne le comprenez pas, c'est que vous êtes tout à fait une enfant.

Cette Clémentine était une servante-maîtresse, très fine et très rusée. Elle piquait mon amour-propre par vanité, elle allait au but. Pauvre humanité !

---

La journée me parut d'une longueur démesurée. Je ne pouvais rester en place ; j'allais au bois de Boulogne ; je revenais chez mon parfumeur, chez ma marchande de modes ; au théâtre, je rencontrai mon bon Talma.

—Qu'as-tu donc ? tu as l'air d'une folle. Je te dis bonjour, tu ne me réponds pas ; tu me poses pour passer. Es-tu malade ? en veux-tu au régisseur ?

—C'est vous, Talma, qui êtes fou de me dire ce que vous dites. Je n'ai rien.

Fleury me prit par les mains, le vilain moqueur.

—Voyons, regardez-moi. Vous êtes rouge comme une cerise, aujourd'hui, vous ordinairement pâle comme le lis de la vallée. Etes-vous en colère ? Voyez donc, Constat. Ne lui trouvez vous pas l'air étrange, un air de conquête ? Héhé ! hé il y a quelque chose.

Ah ! mon Dieu ! saurait-on déjà ? Qu'est-ce qu'ils me veulent donc, tous ces gens là ?

—J'ai mal à la tête ! Est-ce que je ne puis pas avoir mal à la tête ? Vous avez bien la goutte, vous, monsieur Fleury, qui vous moquez de moi. Eh bien, est-ce que vous êtes de bonne humeur, quand vous avez la goutte ?

—Oh ! qu'elle est méchante ! Ne lui parlons plus ; elle est en train de nous maltraiter tous, même son bien-aimé Talma. Embrassons-là pour la punir et sauvons-nous.

Charmant et aimable Fleury ! Il était toujours marquis, même dans ses pantoufles et dans sa robe de chambre !

Je rentrai vite chez moi. Il me semblait que j'avais un écriteau sur le dos où l'on avait écrit mon rendez-vous. Enfin, six heures. "Allons, Clémentine, habillez moi : un négligé blanc en mousseline, rien sur la tête ; un voile de dentelle, un cachemire, voilà tout." Je vais aller au théâtre pour passer les deux heures mortelles "Venez avec moi, vous m'avertirez quand Constant sera là." Je m'installe dans une loge pour être là bien seule. Volnais vint m'y trouver. Que le bon Dieu la bénisse ! Quel ennui ! On jouait "Misanthropie et repentir", je ne l'oublierai jamais.

—Verrez vous tout le spectacle, George ?

—Non, et vous ?

—Non plus ; j'ai affaire à neuf heures.

—Bon, elle aussi.

—Où allez-vous donc dans une toilette si riche ? Y a-t-il un bal quelque part ?

—Non je vais en soirée. Vous avez une parure bien éclatante. (J'avoue que je préférais la mienne : elle était plus simple.)

---

Pauvre Volnais. Elle allait chez notre brave gouverneur, le général Junot. Cette parure faisait présager un mauvais goût de l'adorateur. Cette liaison a duré assez de temps. Elle lui a flanqué sur le dos des enfants qu'il n'a jamais faits, mais que Michelot a pris le soin de fabriquer. (Ceci pour toi, mon cher Valmore.)

Clémentine vint :

—On vous attend.

—Ah ! Clémentine, que je voudrais revenir chez moi !

Je trouvai Constant au bas de l'escalier de l'entrée des artistes. Nous allâmes prendre la voiture conduite par le fameux César, qui heureusement aimait un peu trop à se rafraîchir, ce qui, le jour de la machine infernale, rue Nicaise, sauva l'empereur et l'impératrice qui se rendaient à l'Opéra, et notre César, étant un peu trop désaltéré, mena ses chevaux avec une telle rapidité que le coup affreux fut manqué.

Nous voilà partis. Ce qui se passa en moi pendant la route, il m'est impossible de le décrire. Mon cœur battait à me briser la poitrine. Je ne causais pas, allez. De temps à autre, je disais à Constant :

—Je meure de peur. Vous feries bien de me reconduire chez moi et de dire au Premier Consul que je me suis trouvée indisposée. Faites cela et je vous promets de revenir une autre fois.

—Ah ! bien oui, je serais bien reçu !

—Mais quand je vous dis, monsieur, que j'ai une peur tellement forte que je ne pourrai dire un mot, que je serai glacée, et que votre Premier Consul me jugera pour la plus grande bête qu'on ait jamais vue. Savez-vous que j'en serai fort humiliée ?

Ce Constant riait de tout son cœur, ce qui me parut assez impertinent.

—Rassurez-vous. Vous verrez combien le Consul est bon, vous serez bien vite remise de votre frayeur. Soyez donc tranquille, il vous attend avec une vive impatience, etc. Ah ! nous voilà arrivés ! Allons, mademoiselle, rassurez-vous, oui, et tremblez toujours.

Nous traversons l'Orangerie, puis nous arrivons devant la fenêtre de la chambre à coucher donnant sur la terrasse, où Roustan nous attendait. Il soulève le rideau, ferme la fenêtre sur moi, passe dans une autre pièce Constant me dit : "Je vais prévenir le Premier Consul."

Me voilà seule dans cette grande chambre ; un immense lit au fond et en face des croisées, de grands rideaux soie verte, un divan agrandi, estrade en face de la cheminée. De grands candélabres chargés de bougies allumées, un grand lustre. Eh ! mon Dieu ! c'est éclairé comme un jour de bal. Est-ce effrayant ? Rien ne peut échapper aux regards, une tache de rousseur serait vue. Tout est grand ici ; sans le moindre petit coin mystérieux où l'on puisse se dérober : tout est découvert. C'est trop beau pour moi ! Mettons-nous dans cette bergère. Là, entre le lit et la cheminée, je serai un peu cachée ; on ne m'apercevra pas de suite. Ah ! cela me rassure un peu ; puis, mon voile bien baissé, je serai plus hardie.

J'entends un petit mouvement. Ah ! comme le cœur me bat ! C'est lui. Le Consul entre par la porte qui était à côté de la cheminée, porte donnant dans la bibliothèque.

("Tous ces détails vous paraîtront bien futiles, ma chère Marceline ; je pense pourtant qu'il faut les donner.")

Le Consul était en bas de soie, culotte satinée blanc, uniforme vert, parements et collet rouges, son chapeau sous le bras. Je me levai. Il vint à moi, me regarda avec ce sourire enchanteur qui n'appartenait qu'à lui, me prit par la main et me fit asseoir sur cet énorme divan, leva mon voile qu'il jeta à terre sans plus de façon. Mon beau voile ! C'est aimable ; s'il marche dessus, il va me le déchirer. C'est fort désagréable.

—Comme votre main tremble ! Vous avez donc peur de moi ? Je vous parais effrayant ? Moi, je vous ai trouvée bien belle, hier, madame, et j'ai voulu vous complimenter. Je suis plus aimable, et plus poli que vous, comme vous voyez.

—Comment cela, monsieur.

—Comment ! je vous ai fait remettre 3,000 francs après vous avoir entendue dans Emilie, pour vous témoigner le plaisir que vous m'avez fait. J'espérais que vous me demanderiez la permission de vous présenter pour me remercier. Mais la belle et fière Emilie n'est point venue.

---

Je balbutiais, je ne savais que dire.

—Mais je ne savais pas, je n'osais prendre cette liberté.

—Mauvaise excuse ! Vous aviez donc peur de moi ?

—Oui.

—Et maintenant ?

—Encore plus.

Le Consul se mit à rire de tout son cœur.

—Dites-moi votre nom ?

—Joséphine Marguerite.

—Joséphine me plaît, j'aime ce nom ; mais je voudrais vous appeler Georgina. Hein ! voulez vous ? je le veux.

(Le nom m'est resté dans toute la famille de l'empereur.)

—Vous ne parlez pas, ma chère Georgina ?

—Parce que toutes ces lumières me fatiguent. Faites les éteindre, je vous prie ; il me semble qu'alors je serai plus à l'aise pour vous entendre et vous répondre.

—Ordonnez, chère Georgina.

Il sonna Roustan :

—Eteins le lustre.

—Est ce assez ?

—Non, encore la moitié de ces énormes candélabres.

—Fort bien. Eteins.

—A présent, y voit-on trop ?

—Pas trop, mais assez.

("Chère madame Valmore, tous ces détails vous sembleront bien enfantins ; mais ils sont vrais, très mal racontés par moi ; mais, par vous, ils seront charmants. Il faut tant de goût, tant de délicatesse ! Vous possédez tout cela, vous !")

Le Consul, fatigué quelquefois de ses glorieuses et graves préoccupations, semblait goûter quelque plaisir à se trouver avec une jeune fille, qui lui parlait tout simplement. C'était, je le pense, nouveau pour lui.

— Voyons, Georgina, racontez-moi tout ce que vous avez fait. Soyez bonne et franche, dites-moi tout !

Il était si bon, si simple, que ma crainte disparaissait.

— Je vais vous ennuyer. Puis comment dire tout cela, je n'ai pas d'esprit ? Je vais très mal raconter.

—Dites toujours.

Je fis le récit de ma très petite existence, comment je vins à Paris, toutes mes misères.

—Chère petite, vous n'étiez pas riche ; mais, à présent, comment êtes-vous ? Qui vous a donné le beau cachemire, le voile, etc. ?

Il savait tout. Je lui racontai toute la vérité sur le prince Sapieha.

—C'est bien, vous ne mentez pas. Vous viendrez me voir, vous serez discrète ; promettez-le-moi.

Il était bien tendre, bien délicat ; il ne blessait pas ma pudeur par trop d'empressement, il était heureux de trouver une résistance timide. Mon Dieu ! je ne dis pas qu'il était amoureux, mais bien certainement je lui plaisais. Je ne pouvais en douter. Aurait-il accepté tous mes caprices d'enfant ? Aurait-il passé une nuit à vouloir me convaincre ? Il était très agité pourtant, très désireux de me plaire ; il céda à ma prière, qui lui demandait toujours grâce.

—Pas aujourd'hui. Attendez. Je reviendrai, je vous le promets.

Il cédait, cet homme devant lequel tout pliait. Est-ce peut-être ce qui le charmait ? Nous allâmes ainsi jusqu'à cinq heures du matin. Depuis huit heures, c'était assez.

—Je voudrais m'en aller.

—Vous devez être fatiguée, chère Georgina. A demain. Vous viendrez ?

—Oui, avec bonheur. Vous êtes trop bon, trop gracieux pour que l'on ne vous aime pas, et je vous aime de tout mon cœur.

---

Il me mit mon châle, mon voile. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver à ces pauvres effets. En me disant adieu, il vint m'embrasser au front. Je fus bien sotte ; je me mis à rire et lui dis :

—Ah ! c'est bien : vous venez d'embrasser le voile du prince Sapieha.

Il prit le voile, le déchira en mille petits morceaux ; le cachemire fut jeté sous ses pieds. Puis, j'avais au cou une petite chaîne, qui portait un médaillon des plus modestes, de la cornaline ; au petit doigt, une petite bague plus modeste encore, en cristal, où Mme Ponty avait mis des cheveux blancs de Mlle Raucourt. La petite bague fut arrachée de mon doigt, le Consul la brisa sous son pied. Ah ! il n'était plus doux alors. Je fus interdite et me disais : "Quand tu me reverras, il fera beau." Je tremblais. Il revint tout gentiment près de moi.

—Chère Georgina, vous ne devez rien avoir que de moi. Vous ne me bouderez pas, ce serait mal, et j'aurais mauvaise opinion de vos sentiments, s'il en était autrement.

On ne pouvait pas en vouloir longtemps à cet homme : il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de grâce, qu'on était forcé de dire : "Au fait, il a bien fait." [Sur ma tête, tout cela est vrai.]

—Vous avez bien raison. Non, je ne suis pas fâchée ; mais je vais avoir froid, moi.

Il sonna Constant.

—Apporte un cachemire blanc et un grand voile d'Angleterre.

Il me conduisit jusqu'à l'Orangerie.

—A demain, Georgina ; à demain !

Voilà littéralement ma première entrevue avec cet homme immense.

MLLE GEORGE.

---

# LES MESSIEURS DE CHARITÉ

## LES FANTAISISTES

Lorsque, apres soixante-trois ans de vie banale, miss Angelina Plumkett fut sur le point de rendre son âme morose au Dieu de sévérité qui ne lui avait permis ni d'être belle, ni d'être aimée, elle fit son testament de telle sorte qu'une part honorable était attribuée à une demi-douzaine d'animaux qui lui avaient apporté un peu de consolation.

L'autre part, plus importante, atteignit plusieurs millions de dollars gardés intactes et augmentés au cours de ces soixante-trois ans pendant lesquels miss Plumkett n'avait vécu que de tisanes et de pilules. La municipalité de sa ville natale, était désignée comme légataire, mais avec cette clause formelle et singulière que les rentes de cette grosse somme serviraient, "à faire un peu de bonheur intime (par quelque moyen que ce fût) aux dames âgées, disgracieuses, et dont la vie se passait sans tendresse".

Pendant deux ans, les hommes de loi épiloguèrent autour de ce legs embarrassant. Pouvait-on consciencieusement réaliser le vœu de miss Angelina, et comment les vieilles dames gracieuses de l'endroit accepteraient-elles un bonheur intime, prosaïquement apporté par ses dollars? Un pasteur cria au scandale.

Néanmoins, à une petite majorité, la municipalité de la ville décida que, devant l'importance de la somme, ce legs dont le caractère était manifestement de bienfaisance, ne pouvait être écarté et une commission fut nommée pour trouver un moyen pratique de concilier à la fois la morale et le désir de la testatrice.

La question était embarrassante. On ne pouvait songer, en effet, à marier de force toutes les vieilles dames disgracieuses de la grande ville et un tel mariage même ne leur aurait pas assuré le bonheur intime qui semblait le but du testament.

Comme les délibérations traînaient, un membre avisé opina que le legs portait cette phrase explicative "par quelque moyen que ce fût". Là était peut-être la solution.

Ce membre de la commission, qui était un sage, et avait l'expérience des cœurs humains ajouta que ce bonheur intime, surtout chez la femme, est généralement fait d'illusions.

Pourquoi ne pas employer la rente en question à instituer de façon anonyme quelques fonctionnaires de parfaite tenue qui seraient spécialement appointés pour aller, par la ville, en quête des vieilles filles dignes d'intérêt et de visage rebarbatif, afin de leur faire,— sans qu'elles se doutent du motif généreux, — une cour inattendue, mais aimable, élégante et discrète qui, au soir de leur existence leur serait un peu de bonheur.

Le point essentiel était de bien garder le secret et il fallait, en la circonstance, s'adresser à des hommes irréprochables, suffisamment au courant du monde pour se plier aux diverses éventualités qu'ils rencontreraient, suffisamment bien de leur personne pour jeter parmi ces cœurs, dont la plupart n'avaient point battu, un premier et dernier émoi.

Il fallait aussi, pour la morale, que les choses restassent dans la bonne mesure, que ces affections qui reposaient sur une illusion mensongère, ne causassent aucun scandale et ne sortissent point des justes limites d'une tardive mais jolie histoire.

---

Les rentes du legs en question devaient permettre — tous calculs faits et refaits — de donner des appointements convenables à huit gentlemen — célibataires et recommandables bien entendu — qui furent aussitôt cherchés.

Des enquêtes furent faites sur les cas des dames à secourir. Plus la personne était disgracieuse, plus il était légitime, suivant le vœu de miss Angelina, de s'occuper d'elle. Un premier choix fut donc fait, comprenant vingt-quatre vieilles filles, la commission estimant que, puisque ce bonheur ne pouvait être qu'illusoire et qu'il ne reposait sur rien de véridique, d'un côté du moins, il pouvait être donné trois fois en même temps. Il suffisait de répartir rationnellement chaque semaine ces visites de charite.

Le point délicat était l'entrée en matière qui devait être discrète, aimable et naturelle, Une attentive étude es petites habitudes des intéressées devait faire naître le motif de la première rencontre, joliment inventé pour que la première impression fût bonne. Ensuite le visiteur se faisait l'ami complaisant et bon, se pliant à des caractères parfois revêches, inspirant confiance, une confiance qui peu à peu devenait douce à ces cœurs de vieilles filles inhabitués de battre. De menus soins, de gentilles parlottes au coin du feu, des parties de dominos sans fin, une promenade parfois au bon soleil en devisant : c'était assez pour les contenter.

Et le souhait de miss Angelina qui sans doute avait vu clair en imaginant de secourir ces détresses jusque-là laissées à l'écart, se réalisa pleinement. Les huit hommes, intelligemment choisis, avaient parfaitement compris leur rôle, sans rien de choquant, geste délicat d'une charité qui se penche vers une infortune douloureuse. Autour d'eux naquirent vingt-quatre romans illusoires, bouquets de fleurs fanées mais qui avaient encore leur charme. De douces affections s'établirent.

Mais rien ne transpira de ces mensonges. Le secret resta bien gardé : il y eut, seulement, quelques pauvres filles qui, au soir de leur vie, se crurent aimées.

L'une d'elles, la première qui mourut, laissa sa fortune à son cher visiteur. Mais le cas était prévu et l'argent augmenta le legs de miss Angelina.

C'est ainsi que huit gentlemen, flegmatiques et corrects, s'en vont faire la charité, suivant le vœu d'une femme qui avait été pauvre aussi, de la pauvreté la plus cruelle qui soit, celle du cœur.....

---

# Les Domestiques de Gœthe.

La crise des domestiques, comme on l'appelle, n'est pas si récente qu'on le croit, et il semble bien que ceux-ci soient meilleurs qu'ils ne furent jamais. Qui voudrait à son service Dérine, ou seulement l'extraordinaire idiot qui est valet d'Alceste ? Gœthe ne fut pas mieux servi. M. L Geiger vient de publier dans "Nord et Sud", le certificat qu'il donnait à une de ses cuisinières, Charlotte Hover, laquelle s'est acquis à force de mauvais services, une espèce d'immortalité. "Charlotte Hoyer, dit-il, a servi deux ans dans ma maison. Elle peut être tenue pour cuisinière, et elle est par intervalles attentive, polie et même enjôleuse. Mais l'inégalité de sa conduite a fini par la rendre insupportable. Il ne lui plaît ordinairement d'agir et de faire la cuisine que d'après sa seule volonté. Elle est récalcitrante, importune et grossière ; elle cherche à exaspérer de toutes manières ceux qui doivent lui commander. In quiète et malicieuse, elle déteste les autres domestiques et leur rend la vie amère. Enfin elle ajoute aux autres vices apparentés aux précédents, celui d'écouter aux portes." Suivant les règlements Gœthe envoya ce certificat à la direction de la police, en ajoutant que Charlotte Hoyer avait mis en pièces celui de ses précédents maîtres, et qu'elle était une des plus méchantes et incorrigibles personnes qui se puissent rencontrer. On plaindra l'illustre auteur d'"Hermann et Dorothée", d'avoir supporté deux ans ce cordon bleu enragé, qui lui servait du Rindfleisch quand il voulait du Wienerschnitzel. Il n'était d'ailleurs pas plus content de ses domestiques masculins, qui étaient, à l'ordinaire, ivrognes et dévergondés. Le pire fut un certain Gensler. Pendant un voyage que Gœthe faisait avec des amis, ce Gensler, assis sur le siège du cocher, se querella avec son voisin, en vint aux coups, insulta les amis de son maître, et, en fin de compte, fut remis aux mains de la garde à l'arrivée dans Iéna.

---

# L'Enterrement.

*(Le narrateur est en redingote et porte des gants noirs.)*

Vous me regardez, je n'ai pas d'habit, cela vous étonne !

C'est que je vais vous dire : je reviens d'un enterrement.

De l'enterrement d'un monsieur que je connaissais pas du tout.

J'y vais souvent aux enterrements ; dans le commerce, on y est forcé.

Je suis papetier ; alors, vous comprenez, pour conserver la clientèle du survivant ou de la survivante, on est obligé de prendre part à la cérémonie en question.

C'est une petite politesse qui ne me coûte pas beaucoup : ça me fait prendre l'air et ça fait plaisir aux autres.

Aujourd'hui j'ai donc assisté au convoi d'un nommé Molardoise... ; connaissais nullement Molardoise, mais sa femme fait faire des cartes à la maison....

Comme j'arrivais, le commissaire était en train de dire d'un petit air dégagé : "Messieurs de la famille, quand il vous fera plaisir"...

Le "plaisir" était sans doute attendu avec impatience, car tout aussitôt des hommes, beaucoup d'hommes que je ne connaissais pas du tout, se placent à la suite du corbillard ; on file.

Je me glisse dans la foule, et je suis comme les autres le nommé Molardoise.

J'étais derrière deux messieurs qui n'avaient pas l'air de se connaître, un gros court vilain, et un grand sec pas beau.

Le gros soufflait, le grand était raide comme un pieu.

Le pavé étant gras, le gros glissait à chaque minute—car le pavé était aussi gras pour lui que pour les autres—et il a ministrait des renfoncements au sec, qui ne paraissait pas content.

Le gros voyait bien qu'il ne passait pas pour un homme précieux auprès du sec : alors il entama la conversation, afin de se donner l'air poli :

—Bien grande perte ! Pauvre Malardoise !

—Oui, une bien grande perte, on peut le dire.

—A-t-il été vivement troussé ! C'que c'est que nous !.....

Moi, qui ne connaissais pas du tout Molardoise, je tends l'oreille afin d'apprendre enfin quel était ce monsieur.

Mes voisins continuent :

—Bien grande perte !

—Un garçon si intelligent !

—Si bon !

—Un cœur d'or !

—Et quelle nature, monsieur ! quelle honnêteté !

—Sa femme doit être bien malheureuse, pauvre femme !

—Un si bon ménage ! si gentil !

Sur ces entrefaites, un voisin, que je n'avais pas remarqué, se mêle à la conversation.

—Eh ! vous savez, c'était un ménage comme tous les ménages. Molardoise était un charmant garçon, mais il avait bien ses moments comme les autres.

—Ça, c'est vrai, reprit le gros, en s'épongeant le front, il était même parfois brutal quand il s'y mettait, et sa femme ne disait pas toujours tout.

—Pour ça elle avait raison ; mais elle a dû pleurer plus de quatre fois.

—Elle se remariera, cette petite femme-là.

—Oh ! c'est probable, seulement elle choisira.

—Croyez-vous qu'elle gardera son appartement ?

—Je ne lui ai pas demandé. Je l'ai vue ce matin ; quand je suis arrivé, elle retournait les poches d'un gilet de Molardoise, mais nous n'avons pas parlé de ça ; elle a trouvé cinquante francs dans le gilet.

—L'animal, il était si cachotier.

—Cachotier et avare ; ces cinquante francs-là, il ne vous les aurait pas plus prêtés à vous qu'à moi.

—Quant à ça, je le connaissais, allez ; l aurait vu l'univers crever de faim.....

—Oui, oh ! pour lui rien de trop bon, mais pour les autres...

—Comprend-on ça ? un garçon qui n'avait pas le sou ! car moi je l'ai connu traînant la savate.

—Il a été adroit, il a entortillé la mère, la fille, le vieux père, qui était un brave homme, mais un imbécile, et il a pincé la petite avec une assez jolie dot.

—Il a couru bien des bruits à ce moment-là ; on a dit bien des choses, si vous vous le rappelez.

—On a dit que cette affaire-là n'était pas très propre.

—Parfaitement. Du reste, la petite avait un drôle d'air, elle avait des yeux !... Je sais bien que dans les premiers temps ma femme n'aimait pas que j'aille là-dedans.

—Tiens, parbleu, je comprends ça.

—Oh ! mais ce que je vous en dis, vous savez... ; moi, j'ignore complètement.

—Oh ! moi aussi ; seulement avec ses petits airs.... ça ne m'étonnerait pas que.....

—Ah ! on l'a dit ! pour ça on l'a fort bien dit !

—Ce qui m'étonne, c'est que Molardoise ait supporté que sa femme soit toujours dehors !

—Oh ! il était si bête !

—Je sais bien, mon Dieu, nous l'avons tous connu ; nous savons que c'était un imbécile, mais il n'était pas sans s'apercevoir de quelque chose.

—C'est évident ! seulement n'ayez pas peur, allez, s'il faisait l'âne....

—C'était pour avoir du son.

—Parfaitement. C'était bien l'homme à ça. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il faisait Molardoise ? rien, n'est-ce pas ?

—Le fait est.....

—Quand il se sont mariés, la petite avait trente mille francs de dot, c'est vrai ; mais ce n'est pas avec ça qu'on fait les embarras qu'ils faisaient.

—Maintenant, il faut tout dire : il a été mêlé dans l'affaire de c't'homme qui a fait faillite ; comment donc l'appelez-vous ?

—Ah ! oui, je sais, attendez donc.... Tiens, c'est étonnant, le nom ne me revient pas ! je l'ai pourtant sur le bout de la langue...

—N'importe ! toujours est-il qu'on n'a jamais su le fin mot de l'affaire ; il s'en est tiré, c'est vrai, mais, pour moi, il doit y avoir eu quelque canaillerie là-dessous.

Molardoise n'était pas un gaillard à hésiter.

—Ça c'est vrai ; pour quarante sous, il aurait fait n'importe quoi.... Mais j'en reviens à sa femme, et pour moi, il y a quelque chose de louche là dessous.

—Oh ! mon Dieu, allez ! il n'y a pas tant de louche que ça.... ; il est mort, on peut bien le dire, n'est-ce pas ?.... ça ne lui fera pas de tort.... ; mais moi, quelqu'un m'a affirmé que....

—A ce moment nous arrivions à l'église.

Ma foi, j'en ai eu assez ; je suis revenu à la maison, mais comme je montais ici, j'ai rencontré une personne qui était allée jusqu'au cimetière : il paraît que le petit gros et le grand sec ont prononcé chacun un discours sur la tombe, et que leurs sanglots n'ont permis d'entendre que ces mots :

—Bien grande perte, un homme si bon !.... si généreux ! si honnête ! si loyal !.... etc.

---

# La Concierge de l'Opéra

La concierge de l'Opéra a toujours été un personnage historique. Telle, la célèbre Mme Crosnier, qui fut, depuis la Restauration jusqu'en 1854, la farouche et incorruptible gardienne des coulisses de l'Opéra. Je la vois encore, la mère Crosnier, enfermée dans sa guérite, avec ses yeux perçants, son grand bonnet de linge tuyauté, et je l'entends s'écrier d'une voix aiguë, d'une voix terrible :

—Où allez-vous ? Votre nom ? On ne passe pas.

Mais, quand elle voyait apparaître les grands habitués de l'Opéra : M. Aguado, M. de Morny, M. de la Valette, M. Daru, M. de Montguyon, Meyerbeer, Auber, Roqueplan, Scribe, le docteur Véron, etc., etc., elle changeait aussitôt de visage et devenait aimable et souriante autant que le lui permettait sa figure rébarbative. C'étaient des amis, ceux là, et ils s'arrêtaient, et ils causaient, pendant quelques minutes, gens du monde et gens de théâtre, avec cette concierge légendaire. Ces brillantes relations, c'était toute la joie, tout le bonheur de la mère Crosnier. Par malheur, elle eut un fils, et, par malheur, il se trouva que ce fils fut un homme très intelligent, qui se mit d'abord à écrire quelques articles de journaux et quelques vaudevilles ; puis à faire des affaires ; puis à faire fortune. Sa première pensée fut aussitôt de tirer sa mère de cette loge de concierge. Elle jeta les hauts cris. Jamais, jamais elle n'abandonnerait l'Opéra ; c'est là qu'elle avait vécu, là qu'elle mourrait ! En 1830, son fils devint directeur de la Porte-Saint-Martin : elle resta concierge. Crosnier prit, en 1845, la direction de l'Opéra-Comique, et, à deux pas de là, de l'autre côté du boulevard, sa mère tirait le cordon. Enfin, Crosnier devint riche, tout à fait riche, et député de Loir-et-Cher, en 1852, avec sa mère, obstinément concierge. Mais les choses prirent un aspect absolument tragique, lorsqu'il fut nommé administrateur général de l'Opéra pour le compte de la liste civile. Une mère concierge, passe encore ; mais une mère "pour" concierge, cela devenait impossible. Il fallut expulser Mme Crosnier "manu militari." Elle résista, se débattit, succomba, fut arrachée de sa loge, et mourut, je crois, peu de temps après.